

KEIGO HIGASHINO

La Maison où je suis mort autrefois

roman traduit du japonais par Yutaka Makino



PRIX POLAR
INTERNATIONAL

20 10



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sayaka Kurahashi va mal. Mariée à un homme d'affaires absent, mère d'une fillette de trois ans qu'elle maltraite, elle a déjà tenté de mettre fin à ses jours. Et puis il y a cette étonnante amnésie : elle n'a aucun souvenir avant l'âge de cinq ans. Plus étrange encore, les albums de famille ne renferment aucune photo d'elle au berceau, faisant ses premiers pas...

Quand, à la mort de son père, elle reçoit une enveloppe contenant une énigmatique clef à tête de lion et un plan sommaire conduisant à une bâtisse isolée dans les montagnes, elle se dit que la maison recèle peut-être le secret de son mal-être. Elle demande à son ancien petit ami de l'y accompagner.

Ils découvrent une construction apparemment abandonnée. L'entrée a été condamnée. Toutes les horloges sont arrêtées à la même heure. Dans une chambre d'enfant, ils trouvent le journal intime d'un petit garçon et comprennent peu à peu que cette inquiétante demeure a été le théâtre d'événements tragiques...

Keigo Higashino compose avec *La Maison où je suis mort autrefois* un roman étrange et obsédant. D'une écriture froide, sereine et lugubre comme la mort, il explore calmement les lancinantes lacunes de notre mémoire, la matière noire de nos vies, la part de mort déjà en nous.

KEIGO HIGASHINO

Keigo Higashino est né en 1958 à Osaka. Ses romans policiers connaissent un succès considérable au Japon. La lumière de la nuit est son sixième ouvrage à paraître dans la collection "Actes noirs", après La Maison où je suis mort autrefois (2010 ; prix Polar international de Cognac 2010), Le Dévouement du suspect X (2011), Un café maison (2012), La Prophétie de l'abeille (2013) et L'Équation de plein été (2014).

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON OÙ JE SUIS MORT AUTREFOIS, Actes Sud, 2010 ;

Babel noir n° 50.

LE DÉVOUEMENT DU SUSPECT X, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 70.

UN CAFÉ MAISON, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 97.

LA PROPHÉTIE DE L'ABEILLE, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 128.

L'ÉQUATION DE PLEIN ÉTÉ, Actes Sud, 2014.

Illustration de couverture : © Zhang Peng

Titre original :

Mukashi bokuga shinda ie

Editeur original :

Première édition : Futabasha Publishers Ltd., Tokyo, 1994

Edition de poche : Kodansha Ltd., Tokyo, 1997

© Keigo Higashino, 1997

représenté par le Japan Foreign-Rights Centre

© 1997 Keigo Higashino. All rights reserved.

First published in Japan in 1994 by Futabasha Publishers Ltd., Tokyo

Pocket book edition published in Japan in 1997 by Kodansha Ltd., Tokyo

Publication rights for this French edition arranged by Kodansha Ltd.

through Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2010

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00462-0

KEIGO HIGASHINO

La Maison
où je suis mort
autrefois

roman traduit du japonais
par Yutaka Makino

ACTES SUD

PROLOGUE

Celui qui était autrefois mon père m'a annoncé il y a environ un mois que la vieille maison dans laquelle j'ai vécu enfant allait être détruite. Bien sûr, il a dû prendre sa décision en concertation avec la femme qui a été ma mère. Cela fait déjà plusieurs années qu'ils ont quitté cette vieille maison pour aller vivre paisiblement dans un appartement au bord de la mer. On peut dire qu'ils y passent leurs vieux jours.

Sa lettre mentionnait la date de démolition, mais aussi l'heure approximative à laquelle les travaux devaient commencer. Il espérait sans doute que je revienne devant notre ancienne maison au jour et à l'heure qu'il m'indiquait.

Mais j'ai décidé de ne pas répondre à son attente. Non que je n'aie pas voulu les voir. On a beau dire, ce sont tout de même mes parents. Prendre l'initiative de les rejeter serait impardonnable. J'avais tout simplement peur de ce qui pourrait sortir de cette vieille maison.

Le jour de la démolition, j'ai tué le temps en lisant et en écoutant de la musique dans mon appartement. Si je ne suis pas sorti de chez moi, c'est parce que je ne voulais croiser aucun regard.

Mais, tout en feignant de lire ou d'écouter de la musique, je n'ai cessé de penser à cette vieille maison. La chambre où autrefois je faisais mes devoirs, le salon où nous regardions la télévision autour de la table chauffante, la cuisine où je jetais un coup d'œil discret en rentrant de l'école, le cartable sur le dos, en me demandant ce qu'il y aurait à dîner. Le placard, le couloir, et aussi le sombre débarras.

Je pensais à l'anéantissement de la maison. Je voyais les murs se lézarder, le plancher se briser, la charpente s'écrouler. Peut-être la vieille pendule qui perdait cinq minutes chaque semaine était-elle toujours accrochée au pilier ? Peut-être le calendrier avec le nom d'un quotidien imprimé dessus était-il encore cloué au mur ? Le bois de la galerie avait dû conserver la trace d'une brûlure de trois centimètres de diamètre. Je l'avais faite avec une loupe, à l'époque du primaire. Ce jour-là, j'ai cru que mes tympanes allaient se déchirer sous les hurlements de mon père. Ces images passaient en boucle dans ma tête. Elles finirent par s'estomper, ne me laissant plus que des fragments de souvenirs aux tons sépia.

A propos de maison, il y en a une autre que je ne pourrai jamais oublier.

Contrairement à l'habitation traditionnelle de mon enfance, il s'agit d'une petite maison blanche de style occidental. Elle se dresse, solitaire, dans un coin perdu de la montagne où personne ne va jamais.

Songer à cette maison me fait encore frissonner. Ma poitrine se serre sous l'emprise d'une horreur indicible. Quand j'y repense, seul dans mon lit, j'ai envie de me cacher la tête sous les couvertures.

Mais, en un sens, il m'arrive aussi d'être pris d'un sentiment proche de la nostalgie. Avec l'impression que quelqu'un m'appelle.

Bien sûr je ne réponds pas. Et je suis le premier à savoir que c'est pour mon bien.

J'ai visité cette maison blanche avec une femme. Dans le but d'y trouver quelque chose. Mais ni elle ni moi ne savions ce que nous cherchions. Seul le vague espoir de trouver une réponse à nos questions nous avait poussés à y aller.

Aujourd'hui encore, je suis incapable de dire si nous avons eu raison de nous y rendre.

Cela s'est passé il y a deux ans.

CHAPITRE I

1

Le téléphone a sonné chez moi. C'est ainsi que tout a commencé.

Dès que j'ai entendu sa voix, j'ai su qui c'était. Une voix unique avec un accent juvénile. Mon cœur s'est mis à battre plus fort. J'ai quand même demandé sur un ton formel qui était à l'appareil. Je voulais lui montrer qu'il me restait un peu d'amour-propre, mais je m'en suis voulu tout de suite et me suis dit que j'étais stupide.

— Euh, c'est madame Nakano.

Elle n'a pas donné son nom de jeune fille, mais son nouveau nom. Peut-être par amour-propre, elle aussi.

— Madame Nakano ? ai-je dit, faisant toujours semblant de ne pas la reconnaître.

— Oh, pardon. Kurahashi. Sayaka Kurahashi.

— Aah, c'est toi ? me suis-je enfin exclamé.

Une comédie ridicule.

— Je te remercie pour l'autre jour.

Elle gardait le silence, ne sachant quoi dire. Ce n'était pas étonnant. C'était idiot de la remercier ainsi.

Je laissai échapper un léger rire dans le combiné.

— Même si nous ne nous sommes pas vraiment parlé.

— Tu as raison.

Sayaka sembla se détendre un peu à son tour.

— Tu bavardais avec tes amis et tu n'es même pas venu vers moi.

— C'est toi qui avais l'air de vouloir m'éviter.

— Mais non.

— Ah bon.

— Non, je t'assure.

— Hmm.

J'avais pris le portemine sur la table et j'appuyais machinalement dessus pour faire sortir la mine. Il y eut quelques secondes d'un silence gêné.

— Bon. Alors, pourquoi m'appelles-tu aujourd'hui ? Une simple envie ?

— Non, pas du tout.

J'entendais sa respiration. Presque imperceptible, mais je la devinais agitée. Elle se décida enfin :

— Je voudrais te voir à propos de quelque chose. Tu as du temps ?

J'étais un peu surpris. Je n'avais pas pensé qu'elle voudrait me voir. Les yeux rivés sur la mine du crayon, je lui ai demandé des explications.

— Je ne veux pas en parler au téléphone, me répondit-elle après un soupir.

Le combiné collé à l'oreille, j'essayais d'imaginer de quoi elle voulait me parler. D'une banale histoire

d'amour ? Ce n'était pas son genre, elle ne m'aurait pas appelé pour ça. Je continuai néanmoins :

— Cette histoire nous concerne tous les deux ?

— Non, me répondit-elle clairement. Il s'agit d'un problème personnel. Mais je voudrais que tu écoutes mon histoire. Et puis j'ai un service à te demander. Et elle ajouta rapidement, comme si elle se doutait de ma réponse : Il n'y a qu'à toi que je peux le demander.

Je me suis senti un peu excité. Mais je me suis contenu et j'ai continué :

— Ton mari est au courant ?

— Il est absent en ce moment.

— Absent ?

— Il est aux Etats-Unis. Pour son travail.

— Je vois.

Je repoussai la mine à l'intérieur du portemine avec le bout de mon doigt.

— Mais pas de malentendu...

Sa respiration se détraqua encore un peu.

— On fait comme s'il était là.

Je gardai le silence. Je n'y comprenais rien. Je devinais au ton de sa voix que c'était important. Je devais donc me montrer d'autant plus prudent.

— Il faut que je réfléchisse... J'ai passé ma langue sur mes lèvres avant de continuer : Il y a bien d'autres personnes à qui tu peux t'adresser. C'est très dangereux de nous revoir toi et moi. Tu le sais ?

— Oui. Et j'ai malgré tout pris la décision de t'appeler.

— Mais enfin...

— Je t'en prie, ajouta-t-elle avec effort.

J'avais l'impression de comprendre son état d'esprit. Des yeux qui regardent au loin. Des yeux certainement rougis.

Je soupirai, avant de lâcher un peu brusquement :

— Demain après-midi je suis libre.

— Merci, me répondit-elle.

Pendant six ans, du lycée à la quatrième année d'université, Sayaka et moi avons été ensemble. Ceci dit, nous n'avons jamais échangé de serments passionnés ni vécu de moments inoubliables. Un peu comme si un jour nous nous étions rendu compte que nous sortions ensemble depuis six ans.

C'est elle qui a mis un terme à notre relation.

— Tu me pardonnes, hein ? Je suis amoureuse de quelqu'un d'autre.

Elle n'avait pas proposé de nous séparer, elle avait juste baissé les yeux. Mais cela avait suffi. Nous nous étions promis de ne pas nous retenir l'un l'autre, de ne pas faire les enfants gâtés et, si nous voulions rompre, de le dire avec franchise. Il n'était donc pas question que je la presse de rester avec moi.

— Bon, d'accord.

C'est tout ce que je lui avais dit tandis qu'elle gardait la tête baissée. Nous ne nous étions pas revus depuis.

Nos retrouvailles venaient d'avoir lieu, sept ans après, en ce début d'été. Une réunion d'anciens élèves de terminale s'était tenue à Shinjuku. Je ne peux nier qu'en décidant d'y assister, j'avais nourri le secret espoir de la revoir.

Au cours de la réunion, tout en bavardant amicalement avec des camarades d'un âge respectable, je l'avais guettée du coin de l'œil. Conformément à mes espérances, elle était venue elle aussi. Son corps presque trop mince lorsque nous étions ensemble présentait maintenant des rondeurs féminines. Elle se maquillait mieux, avait l'air paisible. Mais, en la regardant à la dérobée, je vis qu'elle avait toujours l'air de cette petite fille craintive qui sortait avec moi. Le constater me rassura un peu. Parce que c'était sa vraie nature et que je ne pouvais l'imaginer autrement. Légèrement à l'écart du groupe, elle protégeait son territoire. Et, sans en avoir l'air, elle observait avec une certaine méfiance ce qui se passait autour d'elle.

J'avais senti qu'elle me cherchait des yeux. Si je l'avais à mon tour regardée à ce moment-là, nous aurions peut-être eu l'occasion de faire le premier pas. Mais j'avais fait semblant de ne pas la remarquer.

La fête commençant à s'animer, chacun s'était présenté à tour de rôle. Quand le tour de Sayaka était venu, j'avais baissé les yeux sur mon verre de whisky.

Parlant des événements récents de sa vie, Sayaka disait qu'elle s'était mariée quatre ans auparavant et qu'elle était actuellement femme au foyer. Son mari, qui travaillait dans une société commerciale, n'était pas souvent à la maison... Une histoire comme il y en a beaucoup. Avant, je n'aurais jamais pu l'imaginer racontant une histoire aussi banale.

— Des enfants ? demanda l'ancienne déléguée de classe.

C'était une question bateau. Je bus une gorgée de mon whisky qui s'était dilué.

— Oui. Euh... un.

— Un garçon ?

— Non, une fille.

— Quel âge ?

— Bientôt trois ans.

— Elle doit être adorable.

Sayaka n'avait pas répondu immédiatement. Après un silence, elle avait dit, d'une voix plus frêle qu'avant :

— Oui, adorable.

Je levai les yeux pour la regarder. J'avais décelé de la douleur dans sa voix. Mais les autres n'avaient rien remarqué. Déjà quelqu'un d'autre commençait à parler.

Sayaka sortit un mouchoir et le porta à son front, comme pour dissimuler ses sentiments. Je crus la voir pâlir. Elle se tourna vers moi comme si elle avait deviné mon regard. Ce fut la première fois que nos yeux se croisèrent ce jour-là.

Mais j'avais aussitôt baissé la tête.

Finalement, Sayaka et moi n'avions pas échangé un mot. De retour chez moi, en desserrant ma cravate, je m'étais demandé pourquoi je m'étais rendu à cette réunion. Puis j'avais pensé que je ne la reverrais sans doute jamais.

Le téléphone avait sonné une semaine plus tard.

Nous nous étions donné rendez-vous à la cafétéria du City Hotel de Shinjuku. J'y arrivai à cinq heures moins dix et la serveuse me conduisit à une table. Sayaka n'était pas encore là. Après avoir jeté un

regard circulaire dans le hall qui n'était pas si grand, je me moquai intérieurement de moi-même. Qu'avais-je espéré en arrivant dix minutes à l'avance ? Celle que j'attendais n'était plus l'étudiante que j'avais connue, mais l'épouse d'un cadre commercial.

Une partie de moi pensait : "N'attends rien. Tu lui as juste prêté une oreille attentive en croyant pouvoir lui venir en aide. Elle a bien dit qu'il n'y avait qu'à toi qu'elle pouvait s'adresser."

L'autre partie répondait : "Tu es plein de beaux sentiments au souvenir de ses paroles. Elle ne veut rien confier à son mari mais à toi, elle veut te parler. Tu espères qu'elle est encore amoureuse de toi en dépit du fait qu'elle a épousé quelqu'un d'autre. Arrête, ça suffit. A se laisser aller à des rêves idiots, on ne fait que se blesser soi-même."

Je ne voulais rien imaginer, mais...

Sayaka arriva à cinq heures moins cinq.

Quand elle me vit, sa poitrine se souleva légèrement avant de redescendre tandis qu'elle s'approchait de moi. Elle portait un tailleur vert menthe et un chemisier blanc. La longueur de sa jupe correspondait à ce qui était considéré comme moderne dans les années cinquante. Sa coupe de cheveux lui allait bien et sa photographie aurait pu faire la couverture d'un magazine pour femmes au foyer.

— Je pensais arriver la première, dit-elle en approchant de la table.

Elle avait les joues rouges.

— Mon rendez-vous précédent s'est terminé plus tôt que prévu. Et si tu t'asseyais au lieu de rester debout ?

Elle hocha la tête, prit place en face de moi et commanda un thé au lait. Rien n'avait changé.

— Tu habites près d'ici ? me demanda-t-elle, les yeux baissés avant de me regarder furtivement.

— Non, pas vraiment. J'ai deux changements. Mais en distance ce n'est pas si loin.

— Alors pourquoi as-tu choisi cet endroit ? continua-t-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle.

— Je voulais que ce soit à mi-chemin de chez toi. Je crois que tu habites à Todoroki, lui dis-je et ses yeux se crispèrent imperceptiblement.

Elle paraissait étonnée que je connaisse son adresse. Je m'étais contenté de retenir ce qu'elle avait dit à la réunion d'anciens élèves. Elle sembla s'en souvenir et ses lèvres se détendirent un peu.

— Moi qui croyais que tu n'écoutais pas ce que je disais.

— Et moi, tu ne m'as pas écouté ?

— Si. Tu t'en sors bien, on dirait.

Son thé au lait arriva. J'attendis qu'elle en ait bu une gorgée avant de lui poser une autre question :

— Qui t'a donné mon numéro de téléphone ?

— Kudo.

— C'est bien ce que je pensais.

C'était lui qui avait organisé la réunion. Il avait toujours aimé se rendre utile et, quand il y avait une fête, c'était lui qui s'activait. Kudo savait aussi que nous étions sortis ensemble autrefois, Sayaka et moi. Alors, quand elle lui avait demandé mes coordonnées, il avait dû imaginer toutes sortes de choses. Sayaka y avait certainement pensé, c'était donc que son affaire était sérieuse.

Je pris une carte de visite dans mon portefeuille et la posai devant elle.

— Alors comme ça tu habites à Nerima, dit-elle en la prenant.

— C'est mieux d'être près de l'université.

L'université se trouvait à Toshima.

— Chaire numéro sept du département de physique de la faculté des sciences... Comme avant.

— Le seul progrès, c'est qu'on m'a donné le titre d'assistant de recherche, lui dis-je en ricanant.

— Et bientôt tu auras celui de professeur adjoint, n'est-ce pas ?

— Ce sera pour plus tard.

Sayaka regarda ma carte un moment, avant de se passer la langue sur les lèvres et de relever le menton.

— Tu n'en as pas une autre ?

— Une autre ? Non. Pourquoi ?

— Comment dire ? Pour ton travail littéraire... peut-être. A la réunion, quelqu'un a dit que tu faisais aussi ce genre de chose.

— Aah, ai-je éludé en secouant la tête avant de tremper mes lèvres dans mon café refroidi. C'est juste un petit boulot. Ce n'est même pas un travail d'appoint.

— Mais tu écris bien une chronique pour une revue ?

— Une revue scientifique mineure. Et même pas dans chaque numéro. L'éditeur m'appelle quand il a un sujet pour moi.

Il s'agissait d'un mensuel qui abritait une rubrique consacrée aux "phénomènes de société vus par les scientifiques". On demandait à des scientifiques,

considérés comme ignorants des choses du monde, d'y traiter de leur point de vue un sujet d'actualité. Au départ, le rédacteur en chef avait proposé ce travail à l'un de mes professeurs qui était son ami. Mais ce dernier ne voulait pas se ridiculiser en écrivant des textes ennuyeux pour le grand public et, comme je dépendais directement de lui, il m'en avait chargé. Je croyais me rappeler que le sujet de ma première livraison avait été : "Le système de sélection dans le base-ball professionnel." Depuis, j'avais déjà publié sept articles.

— J'ai entendu dire que tu publiais des textes, alors je suis allée consulter cette revue à la bibliothèque. Je ne les ai pas tous trouvés, mais j'en ai quand même lu trois.

— Ah bon ? Je suis confus. La pauvreté de mon style a dû te faire rire, non ? lui dis-je en me rappelant qu'elle était diplômée de lettres.

Elle secoua la tête.

— C'était amusant. Et les sujets étaient intéressants eux aussi.

— Tant mieux. C'est bien la première fois que je reçois un compliment de mes lecteurs.

Je bus une autre gorgée de café avant de la regarder droit dans les yeux.

— Alors, tu voulais me demander quelque chose ?

Sayaka inspira profondément, comme si elle se décidait enfin, et prit une enveloppe marron dans le sac posé à côté d'elle. Elle la retourna au-dessus de sa paume et il en sortit un objet couleur de cuivre et une feuille repliée. Elle les déposa devant moi. L'objet était une clef en laiton à tête de lion. Je dépliai

la feuille : un plan sommaire était griffonné à l'encre noire sur du papier à lettres.

Je relevai la tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

Les lèvres de Sayaka s'entrouvrirent lentement.

— L'héritage de mon père.

— Il est mort ?

— Il y a tout juste un an. D'un infarctus.

— Ah...

Je n'étais pas particulièrement ému : je ne l'avais jamais rencontré.

J'ai pris la clef. Elle était lourde. Le plan tracé à la main semblait indiquer un itinéraire. Le seul nom de lieu, écrit petit, en bas à droite, était celui d'une gare.

Matsubarakoeki, la gare du lac de Matsubara. Je cherchai dans ma mémoire et crus me rappeler que c'était dans la région de Nagano, pas très loin de Komoro.

— Alors, de quoi s'agit-il ? lui demandai-je.

— Je voudrais que tu viennes à l'endroit indiqué sur ce plan. Avec moi.

Surpris, j'ouvris grands les yeux.

— Moi ? avec toi ? mais pourquoi ?

Elle tendit le bras pour reprendre la clef. Ses doigts frôlèrent ma paume. Fins et blancs, ils étaient frais.

— Il y a des choses qui me préoccupent dans les agissements de mon père de son vivant, continua-t-elle posément. Il aimait la pêche, et de temps en temps, les jours fériés, il partait seul, mais parfois c'était bizarre. La veille il ne préparait rien. Il n'achetait pas d'appâts, ne vérifiait pas son matériel. Et il

revenait bredouille, sans le moindre poisson. Et ce n'est pas tout : en rentrant, il ne nettoyait pas sa canne à pêche. Alors qu'il n'y manquait jamais d'habitude.

— Tu penses que la pêche était un prétexte et qu'il allait ailleurs ?

— Ça paraît évident, non ?

— Et ça lui arrivait souvent ?

— Eh bien... Une fois tous les deux ou trois mois, peut-être ? Bien sûr, si j'étais à l'école ou au travail, je ne pouvais pas le savoir.

— Tu ne l'as jamais interrogé à ce sujet ?

— Je lui ai posé la question une fois. Papa, tu es vraiment allé à la pêche ? Et là il ne m'a pas disputée mais il m'a répondu sur un ton désagréable que bien sûr il y était allé, et que je n'étais pas obligée de lui faire remarquer qu'il rentrait bredouille. J'étais convaincue qu'il mentait. Mais sur le moment j'ai pensé qu'il s'était rendu chez une femme. Parce que maman était morte plusieurs années auparavant, et que ça n'aurait rien eu d'étrange qu'il ait une histoire d'amour.

— Déduction pertinente, remarquai-je en posant mes coudes sur la table.

— J'étais triste pour ma mère, mais aussi un peu impatiente. Je me disais qu'il allait peut-être me la présenter un jour prochain.

Elle eut un bref sourire, mais reprit aussitôt son sérieux.

— Mais mon père est mort et aucune femme ne s'est manifestée, donc mon raisonnement était faux. Finalement, un an s'est écoulé sans que je sache où il allait mais, il n'y a pas longtemps, j'ai trouvé cette

clef et ce plan. Dans le sac à dos qu'il emportait toujours à la pêche.

Je regardai à nouveau le plan avant de relever la tête. Mes yeux croisèrent les siens.

— Tu en déduis que ton père allait à l'endroit indiqué sur ce plan ?

Sayaka acquiesça gentiment.

— Et tu veux aller voir ce qu'il y a là-bas.

Elle acquiesça à nouveau.

Je voulus prendre ma tasse, mais je me rappelai que je l'avais vidée et mon geste resta en suspens.

— Dans ce cas tu peux y aller seule. Je ne vois pas pourquoi tu aurais besoin de moi.

— C'est dans un endroit que je ne connais pas du tout, et toute seule c'est triste.

— Tu n'as qu'à le proposer à quelqu'un d'autre.

— Il n'y a personne à qui je puisse demander ça. Et puis je n'ai pas d'ami avec qui je pourrais faire le voyage.

Elle baissa la tête, tendit ses bras en arrière sur le dossier et se balançait d'avant en arrière. Ce genre de réaction enfantine, c'était comme autrefois.

— Je ne comprends pas très bien, lui dis-je. Il n'y a pas à réfléchir très intensément. Il ne s'agit que d'aller découvrir un petit secret de ton père. Et puis il n'y a pas urgence. Tu peux attendre le retour de ton mari, vous irez un dimanche en excursion. Puisque tu as une fille, vous irez tous les trois, en famille...

Je m'interrompis. Elle venait de relever brusquement la tête, son regard était dur. Je me troublai un peu :

— Quelque chose ne va pas ?

Elle baissa les yeux. Ses paupières papillonnaient comme si elle voulait retenir ses larmes, et je ne comprenais pas pourquoi elle se mettait à pleurer tout d'un coup.

En la regardant alors qu'elle gardait la tête baissée, je décidai d'attendre en silence. Je voulais lui laisser l'initiative de parler.

Il était clair qu'il y avait quelque chose de grave. Sinon elle ne se serait pas adressée ainsi à moi, son ancien petit ami, uniquement parce qu'elle avait des doutes au sujet de son père. Mais je ne savais pas quelle décision je devrais prendre quand elle m'aurait expliqué la situation. Je me disais qu'il me faudrait réfléchir avec circonspection. Parce que je me rendais compte de ma propre faiblesse, alors que je commençais à nourrir le secret espoir que je pourrais peut-être renouer avec elle.

Elle releva la tête, ses yeux n'étaient pas rouges. Elle eut l'air d'hésiter, fixa un point au loin, et sembla bientôt s'intéresser à quelque chose. Son regard se déplaçait lentement ; je lorgnai dans cette direction. Un jeune couple venait d'entrer dans le hall. De petite taille, la femme portait une minijupe qui laissait deviner la naissance de ses cuisses, et un t-shirt à manches amples. Plutôt grand, l'homme était en jean et polo. Ils étaient tous les deux bien bronzés.

Sans cesser de les regarder, Sayaka prit la parole :
— C'est comme toi autrefois, ses bras noirs qui sortent de son t-shirt.

Etudiant, j'avais fait de l'athlétisme. Du cent mètres et du saut en hauteur.

Elle me regarda bien en face.

— Tu te rappelles quand nous étions étudiants ?

- Bien sûr.
- Moi aussi. Elle regarda mon torse avant de lever à nouveau les yeux vers moi. Et l'époque du collègue ? Tu t'en souviens ?
- Certaines choses. Même si j'en ai sûrement oublié beaucoup.
- Et le primaire ?
- J'ai dû en oublier pas mal, à ce niveau. Je ne me souviens même plus du visage de mes amis.
- Mais tu as des souvenirs ? d'excursions ou de fêtes sportives, par exemple ?
- Je me rappelle bien les fêtes sportives. Surtout les courses. Finalement, je n'ai jamais réussi à arriver premier.
- Vraiment ? C'est surprenant, dit-elle en riant avant de continuer. Et avant ça ?
- Avant quoi ?
- Avant le primaire. Tu te souviens de choses ?
- Tu me poses une colle, ai-je commencé en croisant les bras. J'ai quelques fragments de souvenirs, pas vraiment très clairs. Des enfants du quartier avec qui je joue, ou mes parents qui me grondent. Mais ça ne forme pas une histoire continue.
- N'empêche, dit Sayaka. Tu as des souvenirs. De la maison où tu habitais, des gens de ton entourage, par exemple.
- Bien sûr, ai-je dit en riant. Mais pourquoi tu me poses cette question ?
- Elle sembla hésiter à nouveau, puis dit après avoir passé sa langue sur ses lèvres :
- Moi je n'en ai aucun.
- Comment ça, aucun ?
- Aucun souvenir, continua-t-elle après une brève inspiration. La maison où j'habitais, les gens de mon